
U d'/of OTTAWA
39003003497897

30-4-70

L'ARCHE

DE

MONSIEUR CHEUNUS

DU MÊME AUTEUR

LA ROUTE D'ÉMERAUDE, roman. .... 1 vol.

LES PATINS DE LA REINE DE HOLLANDE, roman........................ 1 vol.

LE CŒUR DES PAUVRES, contes....... 1 vol.

QUATUOR, contes.................. 1 vol.

LE JARDINIER DE LA POMPADOUR, roman......................... 1 vol.

EUGÈNE DEMOLDER

—

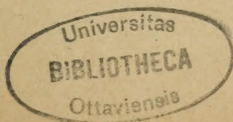
L'Arche de Monsieur Cheunus



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI.

—

MCMIV



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Douze exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 12.

JUSTIFICATION DU TIRAGE



A ANDRÉ FONTAINAS

LE GLOBE TERRESTRE DE M. CHEUNUS

A Tristan Klingsor.

Comme le vieux Mercator, qui fit des globes terrestres pour Charles-Quint, je contemple une boule bleue et blonde qui représente la Terre avec ses mers et ses continents. Montée sur un pied de cuivre, elle pivote autour d'une baguette de fer.

Devant cette grosse balle, où les pays se bousculent, j'allume ma pipe : une belle pipe de Gouda ! Mon oncle Niklaas me l'a envoyée dans une caisse emplie de sable de peur qu'elle ne se casse! Elle boit la nicotine comme une tulipe boit le soleil! Aussi la voilà culottée, ma

foi ! ainsi que cette vieille Asie, sur laquelle les mouches ont chié, et qui laisse tomber, des robustes monts de l'Himalaya, l'Inde, telle une mamelle de chèvre, avec Ceylan, la goutte de lait.

Assis dans mon fauteuil Voltaire, je fais tourner le monde du bout de mon index.

— Eh ! Eh ! monsieur Cheunus, me dit Pretoria, ma vieille servante, qui fut à l'école et connaît un peu de géographie et beaucoup de recettes de cuisine, l'Europe a l'air d'une pomme trop cuite.

Je ris.

— Trop cuite, vraiment ! Pretoria, tu raisonnes comme feu Descartes ou le grand Spinosa. Je vois que ce n'est pas sans t'instruire que tu fourres depuis des

années mes rougets dans des cornets de papier et que tu vas à l'épicerie prendre dela nourriture en des choses imprimées.

Fière, Pretoria sent rougir ses joues, où une alerte maturité a déjà posé quelques tons de tomate : elle se redresse et braque ses lunettes à lourds bords de plomb.

— Voici l'Australie et l'Amérique, lui dis-je par politesse.

J'ajoute d'un air suffisant :

— Ça, c'est les îles Mariannes, et ça, les îles Marquises, toutes dans le Pacifique pour qu'elles ne se prennent pas aux cheveux !

Ce fut au tour de Pretoria de rire : elle le fit par condescendance et sans goûter tout le sel de mon esprit.

2

Pourtant, heureux de ma plaisanterie, je lance à la terre des bouffées de tabac, qui lui font un bel anneau tremblant comme à Saturne.

— C'est loin, tous ces pays, monsieur Cheunus ? reprend la commère, pour avoir l'air de s'intéresser.

— Très loin. Il faut deux mois pour arriver à ce petit point rouge. Il est gros comme la tête d'un moustique : c'est une île avec un volcan. Avant de gagner la terre Victoria, près du pôle Sud, si l'on navigue à voile, on met plus de cent jours. Car cette immensité, c'est la mer !

Alors Pretoria et moi, nous rêvâmes tous les deux.

Je ne sais à quoi songea la bonne cuisinière sous son bonnet blanc à tuyaux.

A l'Ile Madère? Aux Canaries? A l'Amérique du Sud, qui a la forme d'un jambon? Sa pensée plana-t-elle au-dessus de la Jamaïque, à cause du rhum, de Bourbon, à cause du café, ou de Cayenne, pays de poivre? Chercha-t-elle Java, célèbre pour la muscade? Se fixa-t-elle aux îles Moluques, où l'on récolte les clous de girofle, au Mexique où des cueilleurs de gousses recueillent la vanille? Je l'ignore. Ses prunelles erraient de l'archipel du Prince de Galles à la Terre de la Désolation, de la mer Rouge à la mer Jaune, du Cap à Alger, et de la pointe de la botte italienne aux oreilles blanches de la Russie.

Mais moi, qui suis collectionneur de bijoux et qui ai écrit des articles sur

l'anatomie et l'horticulture dans les journaux de Groningue et de Haarlem, je me laissai aller à d'autres rêves autour de la boule du monde.

Elle me rappela d'abord la tête de ma plus belle épingle de cravate : tête ronde, assez grosse, en lapis-lazuli: sur ses bleus profonds, que Vermeer eût écrasés avec fièvre sur sa palette, des cobalts, des noirs légers comme des riens de fumée, et des points blancs simulent les continents et les îles. Autour, un anneau de diamants symbolise une constellation. L'épingle date du Premier Empire : on assure qu'elle appartint à Talleyrand-Périgord. Cette illustre origine prête au bijou une valeur historique qui me donne quelque importance dans les cercles où je vais

prendre au soir ma tasse de thé et mon verre de Schiedam.

Cependant ma pensée fut séduite par une méditation moins vaniteuse.

A l'aspect des courants qui sillonnent, telles des veines, l'Atlantique, le Pacifique et l'Indien, en voyant les fleuves pareils à des artérioles, les chaînes de montagnes nerveuses ou musculaires, et l'ampleur de l'Asie qui amoncelle comme un tas de graisse en sa géographie aux tons jaunes et sanguins, je me dis, attentif à la fois à l'antiquité mythologique et aux découvertes les plus neuves de la science :

— Si la terre est un fragment rejeté par le Soleil à la fin d'une orgie de lumières, elle est bien le cœur d'Apollon lancé à tra-

vers l'espace : il y vire avec sa chair, ses vaisseaux, ses tendons, ses ventricules et ses membranes! Dès lors, il n'est point miraculeux que la poésie soit née et se perpétue.

Dans une apothéose je voyais Homère, Virgile, Dante, Racine et le divin Rembrandt. J'évoquai la comédie et le drame, et attribuai leur origine à ce que le cœur d'Apollon, évoluant en son orbe, a toujours une face exposée à la clarté solaire et une autre voilée par le crêpe des nuits.

Mais Pretoria interrompit mon enthousiasme en me désignant de son gros doigt l'Islande, qu'elle venait de découvrir :

— C'es de là que vient la morue!

— De là aussi !

Je lui montrai Terre-Neuve.

Au fond je pestais, j'eusse volontiers renvoyé la bavarde à ses batteries de cuivre ; je n'osai : elle souffle si bien les pets de nonne, farçit les aloses et prépare un curaçao exquis avec les vieilles écorces d'orange.

Dès lors, culbuté par cette éplucheuse de choux du faîte de mes rêveries, regardant à nouveau la boule du monde, je songeai qu'autour de ces mers bleues croissent des citronniers. Dans le nord du Sahara, j'imaginai des palmiers, qui semblent empanachés de plumes comme les rois nègres, des aloës, ces sabres en bronze vert qui défendent les murs blancs, et des figuiers de Barbarie. L'Océanie me

fit penser aux beaux liquidambars, et les Antilles aux grands mancenilliers qui poussent sur le bord de l'Océan. Aux Indes les maritamboucs entrecroisent leurs lourdes lianes sur les cocotiers garnis de perroquets, et sous les ombres bleues se glissent les panthères aux yeux d'aigues-marines. Je me promenai dans la Floride, la chaude Caroline, au Canada, au Yucatan. En Mongolie, je construisis des arbres en porcelaine, avec ces jolis tons d'émeraude qu'on trouve dans les brûle-parfums chinois de la famille verte. Puis, tournant la sphère vers la droite, je fixai l'Afrique au ventre du globe et je dis :

« Vue de la lune, cette partie du monde doit avoir l'air, par les belles nuits

de notre satellite, d'une grappe de raisins rouges sur un plat d'étain qui miroite. »

NOCE FLAMANDE

Je sais un tableau d'un très bon peintre flamand du temps de Téniers, lequel fut longtemps en Italie et a mêlé dans ses toiles la joie des Flandres à une sorte de fantaisie latine. Voyez la délicieuse œuvrette :

Un clair après-midi — et sur les prés le jour descend derrière les saules et les meules, mettant, au-dessus des émeraudes de l'herbe, ses blancs argentés, ses jaunes,et par places déjà quelques rouges de crépuscule qui traînent au ciel. Un apaisement d'or est tombé avec les rayons sur les toitures de paille,sur les chaumes

et les grands ormes. Attirés par cette liesse. tous les manants, sortis de leurs taudis, roulent, le ventre enflé de beuverie, dans une ribote en plein air, et font couler la bière en leur gosier. tandis que le firmament mord leurs faces rubicondes. Ils organisent une ronde dont le ruban se déroule devant un décor de hautes masures, flanquées de pigeonniers et de tourelles, et dont les fronts tendus de velums déchirés par des créneaux de parade paraissent songer à des fêtes vénitiennes : les bas des murs, beurrés par le soleil, avec des nuances rosées de sucreries fines, cognent une débâcle de marmites et de cruches roulées et sont battues par une kermesse de magots en veston brun qui râclent des grils, et de paysannes en

bonnet blanc. La ronde, bosselée de bedaines secouées comme des sacs de noix, dirigée par un luron qui a planté sa pipe dans son béret, enjoaillée, ainsi qu'un collier se sertit de rubis, par des frimoussses hilares, avec des jupes en l'air, des nuques goulument baisées, des tailles empoignées à pleines mains et des seins crevant les corsages — tout en jaillissant d'un chaud terreau flamand, guirlande de tournesols et de tulipes — emprunte à la palette italienne des pizzicati de couleur et de babilleurs lazzi. De gros ventres ressemblent à la bosse de Pulcinella. Et près d'une ancêtre de Colombine qui gambade, jetant par-dessus les moulins brabançons une toque telle qu'on en voit dans les pantomimes,

une sorte d'arlequin fantasque brandit une léchefrite encore noire du fumet des harengs-saurs. La rouge plume d'un capitan aguerrit le paisible feutre d'un buveur titubant à travers cette danse rythmée par le cuivre des chaudrons, et un musicien de carnaval, dansant sur un tonneau comme un satyre sur son socle, brode des variations tirées du bec d'une flûte. Des manants au cul pesant se jettent des pots au crâne, avec de faux airs de bravi ; et toute cette noce a presque l'air d'une sortie de bal masqué. C'est une pantalonnade aussi bien qu'un ducasse, une lâchée de bizarres personnages flamands étoffés ainsi que des grotesques de mascarades et faisant une ceinture de joie à un décor qui servirait

à quelque imbroglio de marionnettes. Le rommelpot a été remplacé par le violon de Gille qu'on devine dans la coulisse; aux cruches de grès on a versé du vespétro, et une verve de Scaramouche tire les ficelles de ces pantins qui se décarcassent à gambader dans leurs jupons rouges, leurs corsages noirs, ou bien leurs vestons merde d'oie.

Pour compléter cette illusion de comédie italienne, un riche seigneur s'achemine vers la bande des rustres comme s'il flânait sur la Piarretta au milieu d'abbés, de courtisanes et de masques. Il prend la taille à une blonde duchesse au visage caché par un loup de velours, et avec un geste élégant de Lélio amoureux, il montre à la belle la sarabande conti-

3.

nuant son envolée et passant sous un grand arbre où, perchés dans les branches, d'affreux gamins baissent leur haut-de-chausses.

VERS LES GLACIERS VIERGES

C'était à mi-côte de la montagne : de là on voyait les vallées vertes avec des chalets, puis de petits lacs pareils à des émeraudes enchâssées dans les prés ; au-dessus, les rochers, puis les glaciers, frères du ciel. Autour de l'auberge, des sapins noirs.

Dès que le temps était propice, Léonore s'asseyait devant la porte et jouait de la cithare.

Les voyageurs s'arrêtaient pour écouter et buvaient en rêvant. Il leur semblait que l'âme du pays vibrait là, entre le firmament et la terre.

Léonore avait une beauté robuste en

son costume de montagnarde. Ses cheveux bruns étaient tressés en forme de nattes, soutenues, suivant la mode cantonale, par une double cuiller en argent qui posait sur la tête des antennes brillantes.

Elle portait un collier de bijouterie, en carcan, et un plastron rouge à bandes orangées, avec les larges pendeloques de filigrane.

Lorsque ses doigts caressaient les cordes de l'instrument, dans le son argentin de la boîte sonore on reconnaissait le murmure des ruisseaux.

D'autres fois y mourait l'écho des danses au village. Ou l'air devenait aussi triste que la plainte du bouvier quand il souffle dans sa trompe à l'approche des métairies.

Parfois il semblait qu'on entendît, à travers les arpèges de Léonore, un jeune paysan, au retour du travail, lançant au soir limpide, ô chant d'espoir, sa joie de vivre — la toque sur l'oreille, une fourche à l'épaule, et à la taille une ceinture de laboureur.

Certains jours d'été la voix de Léonore se mêlait aux sons de la cithare. Elle laissait voler des roulades passionnées qui avaient couvé longtemps au fond de sa poitrine et que le vent emportait à travers les sapins.

Elle regardait la longue route qui se déroule autour de la montagne et qui vient du val de l'horizon et de la plaine où poussent les oliviers.

Mais seule passait la diligence. Attelée

de six chevaux blancs, elle arrivait avec un bruit exultant de ferrailles, de grelots et de fouets claquant par-dessus les ornières.

Le postillon était jeune et blond. Il avait une cocarde au chapeau, des bottes brillantes et de la gaîté plein les lèvres. Au détour des rampes, il jouait du cor.

Quand brilla pour Léonore le temps des épousailles, le postillon lui dit qu'il l'aimait. Il avait apporté un bouquet de fleurs blanches comme la neige, cueillies à l'aurore sur un roc sourcilleux.

Il dit : « J'ai six chevaux, un cœur en fête et un chalet d'où l'on voit un lac bleu. Voulez-vous de moi pour mari ? »

Elle le repoussa. Le postillon, pendant un an, ne sonna plus du cor, puis un

jour sa fanfare retentit à nouveau à travers les ravins.

Et Léonore faisait toujours de la musique, les regards sur la route poudreuse et les cimes bleues de l'horizon. Quand elle se reposait, mains jointes sur son tablier de soie noire, elle ne cessait même pas d'interroger le ciel.

Le postillon passait. L'été, les paysans lui confiaient des plantes pour les villes prochaines. Un jour il apparut avec un jeune enfant qui lui ressemblait et auquel il apprenait en souriant à conduire les chevaux.

Mais à mesure que s'écoulèrent les années, la musique de Léonore devint mélancolieuse. On n'y surprenait plus les refrains du jeune laboureur au retour

du travail, ni l'écho des danses au soir dominical, quand les voix sont plus claires dans les cirques des monts.

Cela dura. La route fut toujours vide. Les cheveux de Léonore devinrent pareils à la neige qui est près du ciel, et son âme un matin s'envola vers les glaciers vierges.

Le postillon était devenu un beau vieillard à boucles frisées. Son cor réveillait les gorges et les défilés : ses fils l'accompagnaient.

Il fut choisi par le village pour déposer sur le cercueil de Léonore un bouquet de fleurs pareil à celui qu'il avait offert jadis à la musicienne en gage d'amour,

Et peut-être qu'alors l'âme envolée vers les glaciers vierges regretta la Vie.

PROFIL DE M. CHEUNUS

M. Cheunus est né à Delft.

Delft ? Dans un entrecroisement de canaux, les petites maisons mirent fenêtres à guillotines vertes, rideaux blancs, briques rouges, géraniums et pignons pointus. De lents chalands, les barques goudronnées, sous les ponts en dos d'âne, bousculent des lentilles. Partout le silence. Mais le carillon casse l'air.

La grand'place est immense, avec sa flèche hardie, le pavé désert, les grands souvenirs qui planent. Au bord d'un quai, sous de vieux ormes, l'hôtel du Taciturne : on se dirait près du piédestal

brisé d'une gigantesque statue; la ville paraît grave, malgré la gaîté des servantes à bras nus qui frottent les cuivres aux portes.

M. Cheunus a le génie de sa ville : abord séduisant, figure joviale, yeux bleus où pétille une flamme spirituelle derrière les lunettes bordées d'or. La bouche, sensuelle et fine, fraîchement modelée; le nez, un peu arqué, avec des narines subtiles et roses; le front large, réfléchi; les cheveux, qui ont été d'un châtain blond, grisonnent.

M. Cheunus est gai, aime les propos lestes, la bonne chère, le vin rare, mais il a ses moments de mélancolie : ils passent, comme les nuages gris et perlés au ciel volant de sa patrie.

M. Cheunus possède une opulente maison à Amsterdam, au Heerengracht, vieil hôtel d'armateur, noir derrière les tilleuls, avec des sirènes blanches couronnant la façade, des « espions » aux fenêtres et une porte qui brille comme un miroir au-dessus du perron. Il a acheté une élégante et légère villa près de Haarlem, caravelle qui flotte au printemps sur une mer bigarrée de tulipes, et une métairie en Frise : la grande salle y est tapissée de petits carreaux blancs, et on monte à l'alcôve en chêne brun par un petit escalier portatif de trois marches. Les meubles frisons papillotent de verts céleri, de jaunes citrins, de zinzolins, de nacarats, depuis la chaufferette carrée jusqu'au coucou.

Je rencontrai M. Cheunus à La Haye chez un marchand d'estampes. Il vit que je m'intéressais à des gravures d'Esaïas Van de Velde, d'Ostade, de Rembrandt. Il lia conversation avec moi. Nous aimions les mêmes artistes. Pour célébrer cette similitude de goûts, nous nous offrîmes, au cabaret voisin, plusieurs « orantje-bitters ».

— Esaïas Van de Velde, disait M. Cheunus, me charme par son archaïsme agreste. C'est un des pères du réalisme. J'ai toutes ses œuvres et nulle part la vieille Hollande ne me fut ainsi racontée.

Rembrandt plongeait M. Cheunus dans de profonds enthousiasmes.

— Il est Dieu, dit-il, il a créé une lumière nouvelle! Il est Dieu, il a été

martyr des bourgeois de son temps! Les syndics ont vendu aux enchères tout ce qu'il possédait, jusqu'à sa presse en bois des îles! Sa presse! Elle a écrasé du soleil; il devait lui en rester aux bras des traces de lumière! Ils l'ont vendue à quelque vieux juif, avec les tableaux, les estampes, les dessins, sans se douter qu'il y avait dans tout cela quelque chose d'éternel qui eût pu racheter tout leur peuple!

Je revis souvent M. Cheunus. Il me montra ses collections, ses livres. Il s'occupait aussi d'horticulture. Je me rappelle qu'en août, à Haarlem, il aimait à mêler à ses grès d'Orient des melons qui en rehaussaient les nuances par leurs beaux tons d'or et leurs verts profonds,

4.

tandis que le parfum de ces fruits paresseux se mêlait à l'odeur ancienne de bahuts de la Renaissance. En mai, M. Cheunus se faisait servir en des bols du Japon des fraises grosses et savoureuses qui avaient mûri sur un sol soigneusement couvert de paille.

Que vous dirai-je de plus de mon ami! Il m'a donné son arche, une arche vénérable, en chêne, d'aspect plutôt gothique, qui, dans sa métairie, était, suivant le vieil usage frison, posée sur des tréteaux, au milieu de tous ces meubles petits, aisément transportables, peints de personnages criards, de fleurs crues et d'arbres trop verts qui font songer, dans cette province de Hollande, à l'Algérie et à la Tunisie. Dans l'arche, j'ai

trouvé des gravures, des bijoux, des souvenirs et des essais écrits à l'encre de Chine sur des papiers ambrés. Je léguerai les objets à des musées de province, je publie le reste au *Mercure de France :* car cette maison porte un vieux nom qui, à défaut de la *Gazette de Hollande*, aurait plu à M. Cheunus.

COMME DANS UNE GONDOLE

Quand Don Juan mourut, ce fut moins triste encore que le décès d'un espada secoué avec ses broderies d'or et ses soies, au milieu de l'arène, sur les cornes en sang du taureau! Ce fut plus joyeux, délibéré et triomphant!

Les nobles roses rougissent encore près des verres de Venise où le vin de Tokay a versé sa folie et le vin de Bourgogne sa vieillesse ducale. Aux vases d'argent se fanent des pivoines. Partout s'offrent hanaps, vidrecomes, gobelets. Les nap-

pes roulent des fruits et des épices.

Ainsi les tons de soufre et de rubis se mêlent, au milieu de la fête délaissée, à des tons de vermeil et l'arôme des liqueurs se marie aux parfums de Bengale.

Les guitares et les violoncelles abandonnés laissent planer le silence dans la salle éblouissante de la lumière des girandoles, du feu des cristaux, des oranges et des grenades. Sur le manteau de la cheminée luit un grand miroir soutenu par de vieilles cariatides au rire nacré. Et des flambeaux grésillent dans cette chambre ardente de l'Orgie.

Don Juan est là, comme s'il avait roulé ivre sous la table, le talon de sa fine botte sur un coin de la nappe. Il a les bras allongés sur le parquet, la sueur de la

débauche aux tempes, du sang à ses dentelles. Sa lèvre sourit encore, sous la moustache noire, et son corps, plein de grâce, affecte une pose nonchalante et lasse à côté d'un flambeau renversé, d'un verre brisé, d'une épée morte.

Le menuet tantôt interrompu était un menuet câlin où l'âme d'un musicien trop jeune soupirait à l'ombre de charmilles neigées par la lune. Les notes roulaient comme des sanglots d'amour.

Et l'on dirait que cette musique au rythme langoureux chante encore à l'oreille de Juan.

Cependant, au dehors, parmi les vestibules, retentit un bruit de marbre et de ferrailles : le commandeur, harnaché pour la vengeance, regagne son cheval

de pierre et retourne figurer la gloire d'un homme de guerre et l'image d'un père outragé. Les musiciens, les domestiques, les femmes et les amis courent en criant sous les portiques comme si le tonnerre avait brûlé leur maître ou leur amant, et s'ils devaient annoncer que la statue, de son geste tombal, les a remplis de la terreur des bagnes de l'autre monde. Ils fuient, hallucinés, sous les étoiles, songeant aussi que les fêtes sont finies et que les gages ne seront plus payés.

Mais tandis qu'ils se font les annonciateurs terrifiés de la nouvelle, la paix revient au palais où don Juan a fermé les yeux. La lune monte au-dessus du parc. Les jardins sommeillent loin des

abeilles et leur flore vaporeuse suit les chemins rectilignes que bordent des vases antiques. Les Apollons nus et les Pomones blanches se sont mis des masques de lumière argyréenne, comme s'ils allaient à un bal offert par Diane. Au fond du paysage rêvent le labyrinthe, d'où s'envola naguère le froufrou de Lucinde, et un petit lac de jaspe, avec une nacelle attachée sous de sveltes peupliers. Le fronton du château prend un silencieux bain d'étoiles.

Pourquoi se lamenter ? Sans crainte du glaive qui venait arrêter ses beaux gestes d'amour, l'insolent seigneur a trinqué avec son convive des minutes suprêmes et il a bu gaillardement. Puis il a sauté comme dans une gondole à

l'heure des sérénades. Oui ! Tandis que le commandeur parlait d'une voix de cuivre et se mettait en garde, Juan fredonnait une chanson, rajustait son jabot, retroussait sa moustache ; le libertin songeait déjà, en sa mimique d'oiseau prêt à partir, aux diablesses qu'il séduirait et aux cornes du diable.

LES QUATRE SAISONS

Lisbeth passe au printemps sous les pommiers; elle tient une chèvre aux taches noires et blanches : le ciel, à travers les arbres, ajoute des taches d'or. Et la fillette, tirant sur la bête qui mord aux cardamines, est fraîche comme le reflet d'un iris vert dans l'eau. M. Cheunus lui murmure :

— Lisbeth, laisse-moi cueillir une mèche de tes cheveux : le printemps s'y joue. Tu m'apparais ainsi que la verdure après les jours de patinage, et je voudrais voir sous tes bras s'il n'y pousse des feuilles de laurier comme au creux

des branches argentées. Que je m'assure si les bouts de tes seins sont prêts à fleurir, Lisbeth!

Lisbeth rajuste son collier de corail, puis tenant les coins de son tablier bleu pour faire la révérence, elle dit à M. Cheunus, d'une voix emperlée:

— A la saison prochaine!

Elle s'enfuit parmi les troncs des pommiers: M. Cheunus regarde son bonnet à dentelles disparaître sous les noisetiers vers lesquels la chèvre veut bondir. Il se dit:

— Patience!

Il va voir sa collection de papillons exotiques : leurs ailes s'étalent aussi grandes que des mains et mêlent dans les satins tendus de leur pose des bleus

de turquoise à des nacres d'opale ; il y a aussi des scarabées verts : M. Cheunus leur trouve des couleurs d'espérance.

Vient l'été. Lisbeth passe avec une gerbe de fleurs cueillies dans les champs. Sa figure est hâlée par l'air de la moisson ; à ses oreilles pendent des boucles ; ses bras nus mettent autour des herbes qu'elle porte deux serpents blonds et roses.

— Te revoilà, Lisbeth !

— Monsieur Cheunus !

— Oh ! Lisbeth ! Je voudrais voir si le hâle qui brunit tes joues ambre aussi tes épaules et si le bout de tes seins a la couleur du blé mûr. Je suis certain, Lisbeth, que la ceinture de ta jupe met sur

ta peau une trace rose comme celle d'une étreinte : montre-moi ta taille nue! La sueur perle à tes tempes et j'ai envie de chercher sous ta nuque l'odeur du foin coupé!

Lisbeth jette à M. Cheunus deux bleuets, couleur de ses yeux, un coquelicot couleur de sa bouche, une poignée de liserons roses comme sa chair et quelques graminées brunes. Elle crie :

— A la saison prochaine!

Elle part, chantant une chanson de marin.

— Aimerait-elle un pêcheur? se dit M. Cheunus.

Il va regarder ses bijoux, réunis dans une armoire Louis XV : les tiroirs à poignées d'or font songer à des poches de

marquis. Ce sont des colliers de Dordrecht à « corail de sang », des épis de front à diamants et perles fines, des épingles de tête, des boucles de Volendam. En maniant ces choses précieuses, M. Cheunus se dit qu'elles ont l'éclat de Lisbeth et compléteraient les beautés de sa chair : il résout d'en orner la fillette un jour.

L'automne vient.

Lisbeth passe sous les feuilles qui se bronzent autour des fruits rouges. A cet instant de la cueillette, l'enfant porte devant sa poitrine un panier plein de pommes.

— Les beaux fruits ! lui crie M. Cheunus.

— C'est Dieu qui les a faits!

— Mais le diable s'en est servi pour tenter Eve! Lisbeth! Laisse-moi sentir si le duvet de ta peau est aussi doux que celui de l'alberge, si tes lèvres ont le parfum d'un abricot qui s'ouvre, si tes baisers fondent dans la bouche ainsi que les raisins!

— A la saison prochaine!

Lisbeth lance deux pommes, grosses, rondes, dures, d'une jaune maturité.

M. Cheunus ramasse les deux pommes et les porte dans son fruitier, un fruitier ordonné selon les principes : peu de lumière, de l'air sec; les poires se disposent sur des claies d'osier; les grappes de raisins cueillies avec un bout du cep jaillissent de godets verts, garrottés de

plomb et pleins d'eau, qui luisent tels des émeraudes au fond d'un tableau de Rembrandt. Là les deux pommes sont en une lueur chaudement argentée. M. Cheunus les caresse légèrement comme deux seins, et approche les lèvres de l'une d'elles. Quand il relève la tête, tous les fruits paraissent en un jour voluptueux : les raisins lui font effet de perles de chair, les poires ont des rondeurs de petits ventres. Une noix cassée en deux parts montre de petites cuisses blanches ouvertes, étranges dans la pénombre. M. Cheunus rougit et soupire :

— A la saison prochaine !

Elle vient.

L'Escaut et la Meuse sont pris par la

glace. Des flocons tourbillonnent sur les toits.

Un dimanche, le ciel se lève pur au-dessus de la plaine.

Lisbeth paraît.

Elle porte une mante noire avec un capuchon et des patins aux bras.

— Vous allez sur le canal, Lisbeth? demande M. Cheunus.

— Oui, c'est dimanche !

On entend au loin des sons de cloches.

— Il fait si froid, Lisbeth ! Viens dans ma chambre close montrer si vraiment ta poitrine rappelle la neige à l'aurore. Tes cheveux sous l'or des épingles sont des flocons blondis en boucles. Tes yeux ? Du givre en flamme ! Fée de l'hiver, les bouvreuils devraient boire à

tes lèvres! Viens! Dans l'âtre le sapin brûle; je couvrirai ton corps de bijoux plus ardents que ses langues de feu!

L'enfant hoche la tête:

— La nature est morte! dit-elle.

Et Lisbeth, rieuse, jette à M. Cheunus une boule de neige, symbole de chasteté, pétrie par ses mains rouges.

Elle s'enfuit sous les arbres d'où, criardes, s'évadent les pies.

Mais une voisine passe:

— Lisbeth marche vite, dit-elle; la petite va retrouver Ittema, le pêcheur, son amant.

M. Cheunus pâlit: l'hiver mordant son cœur de ses dents de glace ne l'eût fait frissonner avec plus de douleur!

— La nature est morte! bégaye-t-il.

Il gagne une chambre où il va rarement. Une horloge étrange s'y trouve. Construite par un sculpteur de la Forêt Noire, au XVIe siècle, elle représente un squelette de grandeur naturelle : il frappe sur la tête d'un lion en bois vermoulu, qui hurle les heures.

M. Cheunus avait tenu ce meuble pour une curiosité baroque : ce jour d'hiver il voit l'expression volontaire et méchante de la Mort chauve et le mufle souffrant du lion ridicule. Ah ! la garce sans lèvres ! Elle frappe l'animal le plus fort ! Et le Temps, caché au coffre du pendule comme dans un cercueil, l'aide sinistrement et fait grincer les ferrailles.

M. Cheunus approuve l'ancien sculpteur : il avait eu raison de scander par

des hurlements de douleur la fuite des heures et celle de la jeunesse. Et dans un miroir de Venise pendu à la muraille le Hollandais regarde longtemps ses tempes où ses cheveux grisonnent.

LES FLEURS DU MIDI

Quand il fait ce temps gris où l'on entend à peine le son des cloches, je me rappelle toujours un soir d'hiver pareil à celui-ci. J'avais un peu plus de vingt ans. Malgré cet âge de force et d'espérance, je sentais, ce soir-là, le vide se faire autour de moi. Mon cœur, pris de vertige, n'osait plus battre dans ma poitrine qui, vide aussi, me paraissait en écho répercuter les battements de mon cœur sur un air de glas. Tout mon être s'était immobilisé dans l'attente du malheur qui vient, dont j'entendais le pas. Je jetais des bûches dans l'âtre : la danse

folle de la flamme et le crépitement des bûches augmentaient mon angoisse.

Soudain un coup de sonnette me donna le frisson.

Un homme entra, ruisselant de pluie, coiffé d'une casquette plate en toile cirée. Il tenait dans ses mains gourdes une corbeille verdâtre, aux roseaux entrelacés, qu'à sa façon je reconnus venir de Saint-Raphaël et renfermer des fleurs.

Resté seul avec le panier, je lus l'adresse. L'écriture de l'amie! Je n'étais pas oublié de tous.

Des fleurs!

Voici la vie, la joie, le vin du ciel versé dans les pétales, les parfums d'une terre

heureuse ! Un espoir me chauffa le cœur : il battait gravement comme les cloches à Pâques.

Avide de contempler la richesse du présent provençal, je coupai la cloison de roseaux.

Ouverte, elle montra un bouquet de fleurs. Hélas ! toutes étaient mortes ! Je frissonnai encore. L'horreur me saisit. Une larme échappa de mes yeux. Mes pressentiments noirs, ma tristesse, revinrent d'un coup, à la suite de la désillusion...

Mais je pris une à une les fleurs, pour donner à chacune son nom.

Une ophirée ! Ma rose favorite ! Elle

s'en est souvenue! Les pétales de cuivre rouge sont crispés comme s'ils avaient traversé un incendie !... Des pervenches aux yeux clos!... Des anthénis chiffonnées,des violettes qui portent leur propre deuil!.. Et les œillets roses, dont la chair est meurtrie, et les œillets blancs à l'aspect funèbre!

Il y en a toujours! Les tubéreuses ont l'air de beautés qui ont trépassé en toilette de bal. Les anémones flasques et ternes en leurs pétales velus aux tons amers font songer à des phalènes étouffés.

Tout cela est pitoyable. Une angoisse de plus, que je doive jeter sans les avoir admises en mon intimité ces frêles voyageuses ; elles sont venues de si loin, les mortes en route, pour m'apporter des

lueurs de baiser et toute la grâce de la donatrice. J'eusse trouvé des regards aimés au fond des corolles.

Les mignonnes, en fleurissant mes Delft et mes Rouen, m'auraient parlé leur langue vive et j'aurais compris!

En pensant ainsi, par pitié je les mets dans l'eau tiède, j'asperge leurs cœurs flétris (ah! s'ils pouvaient se ranimer!) et je les arrange dans une jardinière en faïence, près de moi, une jardinière de Savone sur le flanc de laquelle gesticulent des personnagesau ventre nu, dont j'envie le bonheur.

Et je me replonge entre les bras du grand fauteuil Louis XV, dont les tapisseries de Beauvais représentent aussi des

scènes de joie : bergers à flûtes, pastourelles à rubans bleus fanés, sourires et houlettes ! O l'ironie !

Parfois le feu qui flambe dore les ophirées et leur rend un semblant d'éclat.

Mais cela passe.

Elles sont bien mortes. Et les effluves de toutes ces fleurs me causent un léger malaise : las, je somnole en pensant à Saint-Raphaël, à l'amie qui est là-bas... Je la vois pâle, languissante, amaigrie, cherchant un manteau de soleil pour ses épaules.

— Je ne reste plus dans votre nord, avait-elle dit. Il me creuse la poitrine.

Elle toussait un peu comme si elle avait eu un grelot dans la gorge.

Maintenant elle regarde la mer bleue, elle respire l'odeur des sains eucalyptus; sa main fine et longue frôle les roses des haies, que brcutent les chèvres.

. . . .

Ma grande horloge en mahoni tictaque...

. . . .

Aux murailles, lentement, les tapisseries où sont figurées des chasses flamandes dans la forêt de Soignes se troublent, et mes regards, vagues, hantent leurs hautes futaies d'un vert argenteux et bleuté.

Je dors.

. . . .

Où suis-je?

. . . .

En une campagne isolée au milieu d'un bois, je veille *la morte* tout seul, avec les lys de mon jardin que j'ai coupés: leurs flammes blanches alternent avec les lueurs dansantes des cierges dont la lumière diffuse laisse dans l'ombre une partie de la chambre, grande comme une nef d'église.

Je tiens dans ma main la main de la morte, et tout à coup les lys me semblent former une procession de prêtres en chasubles brodées et de diacres en surplis de dentelles : ils chantent le « De Profundis », accompagnés par les fraîches voix de jeunes filles voilées de mousseline.

Je dis ma douleur à chaque lys : ils m'écoutent très graves.

Je les prie d'encenser l'amie. Apitoyés,

ils secouent leurs calices, qui répandent du parfum dans la chambre aux fenêtres closes.

Lorsque j'eus tout dit aux lys d'or, je me penchai vers la fleur pâle qu'était la morte et lui donnai un baiser sur le front.

Elle était glacée.

Je lui souris : « Ah ! je me doutais que tu possédais l'âme d'une ellébore et tu n'es si froide à mes lèvres brûlantes que parce que tu fleuris sous la neige. »

. . . .

Où suis-je?

. . . .

J'entr'ouvre les yeux. Dans la jardinière de Savone, les fleurs se penchent comme des drapeaux vaincus.

LE VIN DE PORTO ET LA TULIPE

Au cadran de la haute horloge en mahoni, de petits navires coupés dans du zinc balançaient devant un port peint sur faïence des voiles d'un jaune orangé : leur jeu entretenait un mouvement constant au milieu du cycle des chiffres romains, sous les aiguilles d'argent.

Au-dessus, grimaçait la statuette d'un diablotin d'or : assis sur un tonneau, il tenait à la main un trident où pendaient des grappes de raisins. Ses cornes crevaient une couronne de feuilles de vigne : hormis cette coiffure, il était nu comme

Suzanne quand les vieillards s'élancèrent vers elle dans la fontaine de marbre.

M. Cheunus entra ; il revenait de ses parterres : oh ! les cerises brillent en grappes de corail verni ; au bord des allées, les œillets sentent le poivre, les framboises vont mûrir.

— Quel été !

M. Cheunus se frotte les mains. Puis il s'arrête, ahuri, devant sa table : il y trouve, posés côte à côte, un verre de vin rouge, qui scintille d'un étrange éclat, et une tulipe pourpre, dont la queue se fourre en un petit vase de Delft.

— Qui a mis là ces objets?

— Moi ! dit le diable d'or au-dessus de l'horloge.

— Et où les as-tu pris? Je n'ai pas de

vin pareil dans ma cave, et la saison des tulipes est close depuis quinze jours.

— C'est venu d'un pays plus heureux avec les petits navires du cadran!

M. Cheunus fut satisfait de cette fable; certes les bateaux roulaient sans avancer dans le même port aux dix tours. Mais M. Cheunus, en philosophe, se contentait de peu : étant allé au fond des choses, il craignait d'y retourner.

— Et pour qui ces objets?

— Pour toi! répondit le diablotin.

— Pour moi?

— Mais tu ne peux prendre que l'un d'eux.

— Problème facile!

— Eh! eh!

M. Cheunus reconnut la tulipe:

— On l'appelle *le Drap d'or*. Elle était déjà célèbre en France au temps de Louis XVI et M. Buchoz la reproduit dans ses *Etrennes de Flore*, un bel album qui parut en 1781 à Paris, rue de la Harpe, chez l'auteur !

— C'est vrai ! cria la statuette.

M. Cheunus flaira le vin :

— Il est de Porto !

— Et né sous la queue d'une comète. Il vaut cent florins la bouteille.

— Peste !

— L'impératrice des Indes n'en but jamais de pareil !

— Vous en êtes sûr?

— Oui. Il y a longtemps qu'elle me vendit son âme !

— Pas cher ? grogna le Hollandais.

— Cela ne te regarde pas. Choisis! ordonna le démon.

Alors une voix s'éleva : murmure dans les jardins, eau d'un ruisseau qui chanterait, la tulipe parlait :

— Je viens d'un grand parterre bordé de maisons claires. Parfois des Zélandaises au front d'idoles me caressaient de leurs mains souples : je tremblais comme un cœur.

M. Cheunus sourit à la tulipe. Mais la voix du vin dit, vibrante ainsi qu'un choc de coupes d'or :

— Le coteau qui soutient ma treille fait face, ivre et roux, à une mer d'azur. Des vendangeuses aux jambes nues pressèrent mes grappes; leurs yeux lubriques ont vu couler mon sang noir. Tu te

fusses cru, Cheunus, au temps des faunes, alors que (Bilitis l'a chanté !) une nymphe aux cheveux orangés se faisait saillir comme une bête par le satyre Lamprosathès.

Le petit diable en or dansa de joie sur l'horloge. M. Cheunus approuva d'un geste de tête. Alors la tulipe dit :

— Tes pères, Cheunus, me payaient au poids d'or. J'étais plus précieuse, sous la république des armateurs, que la plume d'autruche au temps des troubadours. Je fus la fleur d'orgueil de tes aïeux.

Le vin de Porto répliqua :

— Cheunus, je mis de la vaillance au cœur de tes ancêtres quand ils allèrent à la conquête de Batavia ; je fus le pavillon qui battait en leur estomac tandis

que le drapeau aux trois couleurs flottait près des lanternes de l'amiral!

La tulipe se vanta:

— Je m'appelle *le Drap d'or*. A la lueur de mes corolles, *Persée*, ma compagne, pâlit dans ses stries roses; *la Belle Hollandaise*, ocre et violette, a l'air d'un pot à miel ; *la Comtesse de Polignac* s'habille comme en province; *la Comtesse d'Angivillers*, sur sa tige, est surannée, tel un vieux madrigal!

Le vin de Porto s'exclama :

— La bière, Cheunus, est urine de mulet, le bitter, écorce de noix, le Bordeaux, encre noire! Je règne ! Ni celui de Moselle, dont les raisins ont mûri sans soleil, ni celui du Vésuve, qui sent le roussi, ne me détrônent! Mon

âme est plus parfumée que celle du vieux Schiedam!

Lançant une œillade et se faisant coquette, avec une câlinerie de courtisane, la tulipe insinua :

— Je suis vêtue de flamme et j'ai la forme du calice. Vois au fond de moi-même les abîmes de lumière : quelle amoureuse t'ouvrit pareil bijou?

M. Cheunus enleva la fleur à son petit vase et la présenta au soleil : il crut voir le sexe d'une déesse.

Le vin, d'une voix sonore, reprenait :

— Je suis fait de fragments de soleil tombés dans les clos en folie, parmi l'ivresse des grives et le rut des lumières! Est-ce parce que je naquis derrière les

feuilles de vigne ? J'ai la force et la rouge beauté des mâles !

La vantardise flatta M. Cheunus. Mais la tulipe murmurait avec un accent plein d'amour :

— Tu dois, au fond de ton jardin, quand ta servante Pretoria sera endormie, retrouver Lisbeth : elle a dix-neuf ans et sent la jeunesse comme les fraises de tes plants. Donne-moi, Cheunus, à l'enfant aux yeux bleus, car elle aime les fleurs !

Le vin de Porto riant d'un rire de faune fredonna :

— Lisbeth est amoureuse comme la tourterelle qui gémit dans les pins de ton bois. Je suis la vie, le sang du monde ! Grâce à ma puissance tu seras aussi nom-

breux que les heures et le ciel du soir te sera ciel de gloire !

M. Cheunus prit le verre, le leva comme s'il eût porté un toast au soleil et le vida d'un trait.

— Le sort en est jeté, dit-il pompeusement.

Le petit diable, au-dessus de l'horloge, se tapait les cuisses ; sa couronne de pourpre lui fit une auréole comme à un saint.

LA BOUILLABAISSE
A CARQUEIRANNE

A Paul Baum.



La mer brille, bleue jusqu'au fond de l'horizon, bleue comme si toutes les fées y avaient saigné tout leur cœur. Les orangers s'y mirent, balles d'or qui éclairent la côte et prolongent le sourire vermeil du pays. Les grands eucalyptus encensent le matin et la voix d'un coq monte au ciel.

Ouvrons toutes les fenêtres, vers les quatre points cardinaux! Que le son de l'angelus entre avec l'odeur des flots qui bruissent, et que nous puissions voir, en l'île de Porquerolles, les derniers restes de l'aurore, — un peu de rose, un peu de

sang (comme si l'on avait violé la fille d'Hypérion!). Puis, de l'autre côté, au-dessus du bourg de Carqueiranne, les monts de Toulon, avec le Faron en proue dans l'azur. Ils sont calcaires et chauves, et, sous les rayons qui saluent d'un alleluia de lumière l'orgueil de leurs fronts armés de citadelles, ils veillent sur le large.

Partout gazouillent les alouettes; et, dans leurs petites cages pendues sous les treilles, autour des villas, chantent aussi les chardonnerets et les pinsons des chasseurs du pays. Ils s'égosillent comme aux heures d'affût et crient : « Ripiripi! Le beau temps aborde à nos roches en héros magnifique qu'il nous faut célébrer! Les fleurs s'ouvrent en suivant le soleil du

regard ; elles formeront le cortège du radieux débarqué, et nous serons, lourant et trillant, les musiciens de la fête! »

Voici venir, sous les pins parasols, un feutre à larges bords abritant sa figure puissante et aimable de vieux sénateur romain qui eût aimé à converser avec les courtisanes,— voici venir, solennel, égrillard et rasé de frais, M. Gairard, de Pierrefeu, qui fut jadis tonnelier et aubergiste. Sa physionomie est rapide comme celle d'un acteur comique; appuyant son corps râblé et toujours vert (les jardinières le savent!) sur une canne en chêne-liège, cueillie aux confins de ses vignobles, une chaîne d'or sur son ventre de bon convive, il sourit encore à la vie comme à une nouvelle maîtresse. Rustique, l'œil

hautain, il regarde tour à tour la Méditerranée, où l'on pêche aux oursins, aux poulpes et aux dorades masquées d'or, et Madeleinô, la servante lombarde de l'auberge du Balcon.

Car Madeleinô porte, comme si elle devait offrir aux clients ces fruits charnels, deux seins audacieux ; elle a des yeux pétillants, et, sous les frisons noirs de son front, des joues purpurines. Avec ses couleurs cireuses et ses avant-bras nus, elle me fait songer — que Satan m'emporte ! — au Bambino de cire que le curé en chasuble promenait, il y a trois jours, sur de la paille, à la messe de Noël : pendant ce minuit doux, tandis que derrière les vitraux de l'église les filles chantaient au jubé, la lueur des étoiles

couvait les violettes pâmées et les blancs narcisses aux terrasses des collines.

Tout à l'heure, Madeleinô servira l'absinthe aux joueurs de boules. Maintenant elle pend à des cordes le linge blanc qui va sécher aux caresses de la brise : elle arbore ainsi des drapeaux transparents au réveil clair de ce coin de village.

Madeleinô ? Peut-être qu'elle rêve à Giovanni, le pêcheur gênois : les jambes de ce gars sont aussi brunes et brillantes que le bronze ; il affecte des allures d'athlète au repos lorsqu'il radoube les filets sur le pont mouvant de son esquif vert Céladon. Madeleinô y rêve, certes, langoureusement, et M. Marius Bouisson, le patron de l'auberge, — où l'on prépare

la meilleure bouillabaisse de toute la Provence ! — avale un verre de Xérès pour se donner du cœur, et parle de tirer des petits oiseaux dans la montagne. Il est fiévreux, car il a voyagé aux colonies, il sait le temps qu'il va faire, et dit, montrant les voiles orangées et la mer saphirienne :

— Nous aurons des langoustes aujourd'hui !

L'onde est lisse et calme comme un miroir : chacun, depuis la dame Aurore, qui l'a mise en feu, jusqu'à Madeleinô, qui a miré sa chevelure d'ébène et ses dents carrées en allant chercher des huîtres à la réserve de son maître, a pu y regarder son image et voir parmi les herbes marines filer des poissons d'or.

Les pêcheurs sont partis avant l'aube. Au silence du pays assoupi l'eau clapotait sous leurs rames, dans le petit hâvre : ils étaient arrivés avec des lanternes. Mais le soleil s'est dégagé du lait pâle du levant et il se fixe au firmament avec une netteté éblouissante de grand écu incendié ; les gens vont à la jetée attendre le retour des barques, qui cinglent à l'horizon dans la clarté heureuse.

— Avez-vous fait bonne pêche, Joseph Allègre, Jean Bazergue?

Ils sautent pieds nus sur la digue — et l'un dit :

— Voilà le poisson de Saint-Pierre, qui porte au flanc la marque du pouce du disciple de Christ, depuis le jour de la pêche miraculeuse! Voici des dorades,

des oursins « pleins comme d'œufs », des poulpes pour l'aïoli, et de la bouillabaisse !

Les poissons pour la bouillabaisse grouillent dans les paniers d'osier : ils les rendent pareils à des écrins de pierreries et résonnants comme des bruyères affolées par la canicule — car les écailles brillent et les bêtes marines font un bruit de grillons. Voyez les couleurs en feu des cigales de mer, qui chantent pour les naïades au sein des flots comme leurs sœurs, jadis, pour Mireille aux plaines de Valmajour. Voilà les capricieuses langoustes : elles s'avançaient sur les rochers à pas de danseuses cambrées, tâtant l'eau de leurs sveltes antennes granulées de cristal. Elles se crispent, susurrent et

crient, voyant compromise leur svelte élégance aux tons de porphyre. Et les murènes — tête serpentine, œil féroce ! — font-elles songer aux esclaves antiques dévorés par elles aux viviers ! Jean Bazergue leur brise le crâne à coups de rames. Voilà de tout petits poissons (on dirait des feuilles !) aussi verts que l'émeraude avec des yeux de rubis, ou aussi bleus que le lapis lazuli ! Et des rougets de nacre rose ! Tout cela, des reflets d'onde faits chairs, du soleil mis en écailles ! Voici, enfin, la fureur gonflant leur gorge, éployant leurs nageoires, les rascasses épineuses et tigrées, aux masques de monstres japonais !

O vous que tente en ses saveurs salines, sa joie amère, cette corbeille, venez dans

la cour de l'auberge du Balcon, là, près de la vague ! Une plate-forme ornée d'une vigne, des volets, une terrasse, la rendent joyeuse : l'hôtellerie s'anime au reflet du large et s'éclaire aux réverbérations des flots comme à une rampe de théâtre.

Et dans la cour, près des poules qui picorent et des pigeons roucoulants qui battent l'azur de leur blancheur, Mme Bouisson jette la vivante bouillabaisse à une marmite de terre que chauffe au cul un feu vif de brindilles. Mme Bouisson porte son chapeau de paille sur l'oreille, comme les bergères des dessus de pendule, et, vigilante cuisinière, elle mélange savamment l'huile et le safran, y mêle le zeste d'orange, le thym, la

gousse d'ail, le poivre et le laurier.

Tout se pénètre, l'herbe des bois odorants, la senteur des jardins, la pulpe des langoustes, l'âcreté des rascasses! Tout le pays! Toute la mer! Le feu flambe; ses gestes en pointe parodient les crêtes des coqs, et la marmite, bourrée des bonnes choses de la terre et de l'onde, devient, dans le midi qui sonne clair au soleil du zénith et au clocher de de l'église, un brûle-parfums rustique et marin, où mijoterait un peu du cœur de la Provence!

Madeleinô, en jupon rouge, de la lumière sur le front, pòse les nappes aux tables de la terrasse.

M. Marius Bouisson gourmande à grands gestes le petit pâtre boucané de

Soliès-Pont, qu'il a à son service ; le gamin a laissé s'échapper deux pinsons que sòn maître *s'esquintait le tempérament* à nourrir, assure-t-il, depuis six mois. Mais la rancune de M. Bouisson est brève. Il répond en souriant à un client qui lui demande du vin de ses vignobles, au bouquet de violettes (comme si le jus des fleurs s'était mêlé, dans la campagne, à celui des vignes !) et il annonce avec orgueil une merveilleuse bouillabaisse à un horloger d'Arles et à un marchand d'oignons qui revient de la Crau.

— Ces bougres ! Ils parlent sans cesse de boire et de manger ! Ils ne parlent jamais d'amour ! s'écrie M. Gairard, qui arrive, toujours vert, toujours gai, et

regarde deux jardinières qui s'en retournent du travail en serrant des bottes de jacinthes sur leur poitrine.

— Voici la bouillabaisse !

Tous les visages s'illuminent.

LA TOMBE PANTHÉISTE

M. Cheunus n'avait pas peur de la mort. Il avait lu Spinoza, un philosophe qui console.

— Quand je serai mort, me dit-il un jour en relevant ses lunettes sur son front, je veux que l'on m'enterre à une place choisie, au coin d'un polder formé par les dunes de la mer du Nord. Là, je me suis souvent reposé dans la paix des sables et des fleurs sauvages. Oh! les plantes n'y sont pas nombreuses : on trouve des chardons argentés, des oyas qui plient au vent, des bruyères. Les oiseaux de mer viennent s'abattre : des

courlis, des mouettes, des goélands. Entre les sommets des dunes on aperçoit l'onde nacrée, éblouissante, les steamers qui passent et les bateaux de pêcheurs avec leurs voiles brunes et leurs proues d'or qui mordent l'écume. Là cesse la vie des villages et commence l'infini du ciel et de l'océan.

M. Cheunus soupira :

— J'y ai rêvé, adolescent, quand il fallait à mes rêves ce grand champ bleu et pâle. Comme les hérons perchés au milieu d'un pays, je me demandais en quel trou de lumière et d'avenir j'allais m'enfoncer.

M. Cheunus se prit à rire :

— Ce que je deviens poétique !

Il rabattit ses lunettes sur son nez afin

que je ne pusse voir l'émotion qui brillait dans ses yeux.

Et il continua :

— Là règne un silence absolu, car le murmure de la mer, c'est encore du silence. Quand le vent vient de la terre, on entend parfois le son des cloches : cela pousse à doucement songer ; ou bien on perçoit les cris des oiseaux de mer : ces cris sont mélancoliques comme des adieux, ils exhalent l'angoisse du départ, celle de l'inconnu ; les pennes blanches et argentées, en même temps que de l'espoir et de la joie, remuent dans l'air une tristesse qui fait penser au lointain et inquiète.

M. Cheunus se leva, bourra lentement sa longue pipe blanche, prenant en un

vase, où étaient peints des Chinois avec des parasols, du tabac qui sentait le merisier et le poivre.

— Voulez-vous aussi une pipe?

— Volontiers.

— Et un verre d'anisette?

— Toujours.

L'anisette, point trop sucrée, avait l'air limpide d'un diamant qui aurait fondu.

— Précieuse! dit M. Cheunus en humant la moitié de son verre et en faisant claquer sa langue.

Il alluma sa pipe, tira quelques bouffées et reprit :

— Oui, c'est là que je serai enterré. Je hais les cimetières où l'on devient en commun la proie des vers, où l'on se mêle à des pourritures inconnues, où

l'on sert d'aliment à des saules imbéciles, à des pins romantiques, où les fossoyeurs, pour en finir, vous remuent à la pelle!

M. Cheunus se mit à rire :

— Suis-je macabre!

— Mais non! Mais non!

— Ma tombe, reprit M. Cheunus, qui tenait à tout avouer, sera pure et légère. Je dormirai le dernier sommeil dans du sable, des débris de coquillages, des racines de plantes fragiles. Je veux être enfoui sans cercueil et tout nu, pour sentir la caresse de la terre friable, humide et saine. Il me semble que là je respirerai encore. J'entendrai le son de la cloche voisine et m'éterniserai dans mes rêves d'adolescence. J'entendrai aussi le son de la mer et je devinerai le cours des

marées. Parfois me parviendront le sifflet des sirènes, le cri d'un pêcheur, le frémissement du vent dans les oyas, tous ces bruits de la solitude, et la voix des pétrels m'apportant les nouvelles du ciel m'annoncera la marche des saisons et la fuite des années.

M. Cheunus se tut encore. Puis il me dit, badinant avec émotion, honteux d'une sentimentalité qu'il croyait excessive :

— Ne serai-je pas bien dans mon petit coin ?

— Très bien. Mais tâchez de l'habiter le plus tard possible, car la vie est joyeuse.

M. Cheunus s'écria :

— Oui, la vie est joyeuse ! Mais quand je serai là-bas, sous la protection des

dunes, sans stèle et sans dalle, il me semble que des joies plus profondes m'attendent !

M. Cheunus était devenu très sérieux. Il me dit sur un ton grave et confidentiel :

— Je revivrai dans les grains de sable, je revivrai dans l'argent des chardons, au cœur de leurs fleurs bleues, je revivrai dans les bruyères et mon sang deviendra le sang qui les rougit. Les astres prendront quelques bribes de ma force : ils les enlèveront aux énergies de la marée, aux vibrations de l'air : ainsi je participerai à la fureur ou aux câlineries des vagues, je fournirai une étincelle à l'univers. Mes facultés amatives iront aux insectes, aux oiseaux : elles seront par-

tagées entre mille papillons sauvages qui se poursuivront au printemps, entre les courlis, les mouettes, les hirondelles! Peut-être un jour des oiseaux de passage, le vent de tempête ou la mer elle-même raviront quelqu'une de mes parcelles. Et j'irai dans ces pays dont j'ai rêvé souvent à travers l'océan, vers les belles îles d'or : je deviendrai l'âme d'une grande fleur lascive aux lourds parfums ou je serai mêlé aux onguents dont une danseuse javanaise se frotte les lèvres.

M. Cheunus semblait fort excité. Mais il se calma d'un coup, et me dit, flegmatique :

— Voilà mes projets d'avenir!

— Ils sont charmants. Vous pourrez faire ainsi maint voyage posthume; au

Nippon : vous aimez tant ses bibelots ! Ou en Chine : vous vous ferez introduire dans la famille verte !

— Moqueur !

J'étais pourtant très ému moi-même par ce que m'avait avoué mon ami. Je me disais :

— Songe-t-il à mourir ?

Mais je ne voulais pas montrer mon inquiétude. J'essayais de donner à la conversation un tour plaisant. Vraiment je ne trouvai rien.

— Fumez donc, me dit M. Cheunus, voyant que je laissais éteindre la pipe qu'il m'avait prêtée.

Il ajouta :

— Encore un verre d'anisette ?

— Volontiers !

Ayant avalé la douce liqueur, j'imaginai une réflexion qui piquerait M. Cheunus :

— Et si une de vos parcelles tombait en Angleterre ?

M. Cheunus détestait les Anglais.

Il s'écria :

— Cette parcelle deviendrait belladone ou poison plus violent !

Puis il frappa du poing sur la table, mais aussitôt il rit si fort que cette fois les lunettes tombèrent de son nez.

MATINÉE PROVENÇALE

A Georges Ramaekers.

Chante en mon âtre, belle flamme claire, érige-toi comme un serpent subtil aux crêtes fugitives, parmi les morceaux d'olivier! Glisse-toi, ardente et dévorante, entre les nœuds rugueux des troncs fendus à coups de hache et fais-en jaillir mille étincelles, comme si tu violais un trésor, comme si tu reprenais aux branches une lumière cachée, comme si tu voulais me montrer que les arbres recèlent un cœur d'or!

Bavarde, mords et ris, flamme chérie! Fais ronfler mon foyer ainsi qu'un tambour lointain par un matin de fête! Danse

sur les écorces en bayadère folle, dans la gaze transparente des fumées, roule tes flots de vermeil, aigrette-toi de rouge et excite tous les rubis de ta colère de feu ! Sois lascive comme une courtisane, sois vaillante comme un guerrier et répands dans ma chambre la senteur des forêts incendiées !

Chante, danse et parfume, ma fée ! Car tu n'es qu'à cette fin, sous la cheminée de marbre blanc, devant le carrelage carmin ! Tu n'es là que pour ça, petit morceau de l'âme du monde, car le soleil, dont tu descends, entre par la fenêtre ouverte, réchauffe mon échine et vient là, sur mon pâle oreiller, sur la couverture de laine jaune de mon lit, glisser le repos vibrant d'un faisceau de rayons!

Tout brille : sur la toilette l'aiguière en porcelaine, le cristal des carafes, où perle une eau neuve, près des serviettes pliées qui fleurent l'iris. Sur la commode un pot de grès vert (couleur d'herbe écrasée !) du pays, avec des roses et des pâquerettes, devant un miroir au cadre dédoré. Sur la tapisserie provinciale de la villa bourgeoise, agrémentée de bouquets bleus (genre Louis XV !), un grand reflet de la chaude atmosphère du dehors enchante les murailles. Et c'est joie !

Je suis seul pourtant, aujourd'hui. La maison est silencieuse, et je n'entends, petite flamme, que tes confidences, avec le bruit de la mer : les flots, plaqués d'une éblouissance qui m'aveugle, viennent mourir au pied du jardin planté de

quelques orangers. Et je te parle comme à une levrette familière dont tu as la finesse fébrile et l'émoi crispé.

Tu me réponds? Il semble même que mon attention te rende coquette et nerveuse — ô belle flamme d'or; ô bijou de feu, ô fille des Vestales, dans le cadre tout blanc de la cheminée de marbre!

Au dehors règne une douce matinée provençale. Je perçois le grelot d'un cheval et le babil d'un moineau. Un coq, au loin, crie sa joie de vivre en ce coin de terre. La mer est ridée par un vent léger et le ciel, d'un bleu laiteux, avec quelques nuages qui s'évaporent comme s'ils n'étaient que la fumée du soleil, resplendit et fait songer, en son insouciante fraîcheur, au premier jour du monde.

Petite flamme, si j'écris cela, c'est que je veux fixer cet instant bienheureux, c'est que cette minute va s'envoler ainsi qu'un oiseau qui a donné sa sérénade et retourne à la forêt que tous ignorent. Toi-même, lutin rouge, tu fileras par la cheminée, et il ne restera de notre camaraderie qu'un peu de cendres et de tristesse. Aussi, sur le papier inondé de soleil, avec un porte-plume d'ivoire à manche d'argent, je tente de fixer une lueur de ce moment. Ainsi je pourrai serrer au fond du tiroir un peu de la lumière qui fait resplendir la mer, un effluve de l'odeur familiale de l'âtre où tu jettes tes écus, une bribe de ma vie. Je retrouverai cette ébauche et regarderai ce papier avec une mélancolie qui sera

tendre comme m'est tendre cette matinée qui fuit déjà là-bas, sous les voiles d'un bateau de pêche et qui va s'éteindre avec toi, flamme adorable, compagne passagère et inspiratrice, source de pureté, belle et chaude comme un cœur de héros, un cœur de poète!

Tout passe, tout est nuage, le bonheur aussi bien que le mal. Tu n'étais pas née, l'autre jour, et le temps n'était pas propice. Le vent déchaîné gonflait la mer. Le bleu des flots, remonté au ciel, était remplacé par des couleurs de nacre bornées au loin comme par des dalles de jaspe. Les vagues accouraient sur les rocs et la jetée en murailles ruisselant de colère, qui s'empanachaient d'écume et se brisaient en lançant au vent des morceaux

du large. Elles arrivaient, les vagues, l'une poussant l'autre, comme des cavales de guerre, abattues sous le même coup. Il avait plu, il pleuvait encore. De lourds brouillards cachaient la cime des collines d'Hyères et le faîte chauve du mont Faron. Ils faisaient pleurer une humidité moite aux villas jaunes, fermées comme si elles attendaient un malheur. Les hauts pins de Carqueiranne penchés sur les rives de la Méditerranée, dressant leurs longues attitudes tordues au vent, semblaient valser macabres dans une fête de la Mort et les orangers, avec leurs fruits d'or allumés, étaient pareils aux lampadaires de funérailles splendides. Des torrents descendaient des hauteurs à travers les champs de violettes, les prés d'oliviers et

les vignobles. Ils étaient si violents que l'un d'eux a déraciné le petit chêne, au bord du chemin qui conduit à la plage : on eût dit ouvertes les veines des montagnes. Ils se précipitaient vers la mer. Et comme la glèbe, en cette région, est rose et jaune, les caniveaux paraissaient vomir de l'or liquide et c'était une mer d'ambre qui se levait tout au long du rivage, sous la crête pure des écumes, et qui peu à peu étendait sa conquête vers le large jaspé.

Le lendemain déjà je revoyais les pêcheurs lever leurs voiles rousses et partir dans l'aurore et une mouette, une lueur d'or à sa poitrine, apportait le gage de la paix du ciel......

Tout varie, chère, et je songe aux jours

d'été : je devrai quitter ce pays où tu as brillé et où j'ai planté ma tente d'humble errant. Pays des citronniers et des oliviérades, des roses et des jardinières, où la vie est prodigue de beauté et de fleurs, où l'odeur entêtante des narcisses se mêle aux parfums des grands eucalyptus, où la brise apporte la fraîcheur des flots à des collines plantées de sapins, où les filles sont noires et belles sous le ciel éblouissant.

. . . .

Mais tu t'es endormie, et j'ai envie de dire une prière sur ton tombeau gris et fragile, ô flamme ! Et je dépose (midi sonne à l'église !) mon porte-plume d'ivoire et d'argent.

DIX-NEUF EAUX-FORTES MÉLANCOLIQUES OU COLORIÉES

Intérieur de ville.

Des ruelles, et des pignons dentelés et noirs qui se saluent sous les étoiles. Au presbytère, près de la cathédrale plongée dans la nuit, les chœurs se sont tus, et j'ai entendu tinter des trousseaux de clefs et se fermer des portes verrouillées.

Et nous sommes encore, dans les rues sans lanternes, à nous presser la main ? Le silence est si grand que dans les maisons qui dorment j'entends chanter tous les grillons des âtres. Mais, grâce à ce cantique, quand je ferme les yeux et que

j'appuie mon front sur tes cheveux qui fleurent l'été, la ville s'évanouit, et je suis en plein champ, sous le ciel étoilé, parmi les blés et les bleuets.

Marine.

Un navire vert, en quarantaine, bien goudronné, brille sous les murs de la cité que voilà fière et dorée sur son île. La patine dont l'après-midi d'automne ambre le paysage fait songer, devant cette ville d'armateurs, à des ports d'anciens temps royaux, et il me semble que j'entends de très vieux chants de pêcheurs.

Ah ! je vous donnerais la cité insoumise, avec ses bals de marins, ses canons, son phare et toutes ses oriflammes, si j'étais son despote et ne portais ce manteau de

pèlerin. Vous marcheriez en reine, le soir, sur ses remparts, et c'est pour vous que je ferais sonner les trompettes des gardes. Mais qu'importe? Une barque nous attend. Et la mer n'est-elle pas notre beau parc aux fleurs d'écume, où nous traçons nous-mêmes notre chemin ?

Château féodal.

Des lavandières, par le temps gris, battaient le linge au bord d'un étang où les vaches descendaient boire.

Un château féodal, calé comme un grand char au milieu des frênes touffus, dominait l'onde. Les nuées traînaient leurs ombres sur ses poivrières, et ses machicoulis.

Et nous étions là, ma chère, dans la fraîcheur du matin. Des éclaircies venaient dorer les toits et les sommets des arbres. Mais dans la ferveur où nous plongeait

ce paysage romantique, nous laissions nos âmes s'envoler avec les ombres qui passaient sur les tourelles et qui allaient, échevelées et folles, se glisser par-dessus les chênes et les chaumières, bondir aux cîmes des bois et rouler loin du zénith, en proie au ciel sauvage et au désordre passionné de l'horizon.

Zélandaise.

Ce matin, ô fée de mes caprices, changeante comme une couleuvre, que tes yeux soient verts, tes bras nus, et qu'à tes tempes brillent les boucles d'or des Zélandaises. Coiffe-toi d'un bonnet aux ailes blanches, pareil à ceux que j'ai vu papillonner autour des moulins à vent de Flessingue, et mets à ton cou un collier de corail. Arbore un jupon de flanelle bleue et un tablier violet semé de fleurettes. Puis sous les dentelles de ta poitrine, porte un corsage en soie noire.

Ainsi parée, verse-moi la liqueur de Schiedam dans un verre en forme de tulipe, et emplis une longue pipe d'un tabac à l'âcre parfum. Car je veux m'enivrer en rêvant à ma claire Zélande dont les pommiers aujourd'hui sont en fleurs.

Nocturne.

Quand j'arrivai au sommet de cette colline, une immense plaine se déroula devant moi, plongée en d'épaisses ténèbres. Seuls les fleuves s'y distinguaient à des reflets d'acier.

Mais peu à peu je vis s'éclairer bizarrement les petites villes de cette contrée, et leurs dômes et leurs tourelles se vêtir d'or. On eût dit que partout des trésors sortaient de terre en moisson noctiluque; à l'horizon, une vague lueur attesta la présence de la mer. Ce panorama me

paraissait à la fois magique comme les sons du cor d'Obéron et doux comme un noël. Et je me laissai aller à son charme, d'autant plus épris de sa fantastique beauté que je me rappelais avoir déjà contemplé de pareils paysages dans vos yeux. N'y avais-je pas trouvé des châteaux d'or, des lumières étranges et de la nuit ?

Carrousel.

Vous étiez toutes lascives au carrousel clair qui tournoyait dans la kermesse, telle une comète tombée du ciel. Vous vous pâmiez aux sons d'orchestrions, blondes dorées, gaies comme des nymphes, ou noires aux yeux de jais, amoureuses bohémiennes! Vos rires convieurs et l'éclat de vos dents, et le froufrou triomphal de vos robes soulevées se mêlaient aux mouvantes clartés foraines du carrousel, sur un fond de ribote infernale. Beaux anges déchus,il me semblait

que les lumières éblouissantes vous faisaient des ailes de feu étrange, et que parfois, l'une de vous, abandonnant sa frivole monture, voletait inquiète par-dessus le moulin, interrogeait le ciel orageux dans l'attente d'un appel de l'horizon blafard, puis, mi-rassurée, descendait s'asseoir, amazone hilare, sur la selle enluminée de son cheval de bois.

Fée.

Es-tu la fée des vieux peintres, que tes habits ont pareilles couleurs d'or, de pourpre et d'orange, ô belle archaïque au col blanc? Sors-tu d'une cave de Rembrandt? Y as-tu vu Jésus guérissant les malades? Ou fûtes-vous convive au banquet de Samson, qui se donna devant une Dalila éblouissante et déjà grosse, aux sons des flageolets, sous des rideaux où dormait le soleil couchant? As-tu médité, à la lueur d'une fenêtre donnant sur le ciel, en compagnie du philosophe à

barbe blanche? Ou, vêtue de vos seuls bracelets, avez-vous été, à l'ombre des saules, des taches de jour sur vos chairs, mirer vos chauds appâts dans l'onde, pendant qu'une vieille servante vous attendait, portant du linge pour votre peau et une lime pour vos ongles!

Vieux villages.

Restez donc près de moi, sœur au piquant sourire, dans ces villages morts où il me plaît de laisser mon cœur se mélancolier. Ne m'abandonnez pas en vue de ces lointains qui inquiètent ma fièvre ! Puisque nous descendons ensemble sous les voûtes du passé, à l'ombre de ces murs sinistres comme des suaires — et puisque vous aussi portez la nostalgie de ces pays dont la voix est plus cassée que celle des vieillards et dont l'âme, chargée de siècles, s'apprête à s'exhaler

dans les nuées amères de l'horizon, faites que je voie toujours votre main comme une blanche lumière le long de ces haies sombres, et que, si ces villages râlants buvaient dans leurs agonies la dernière goutte du soleil pâle, la lueur de vos regards veille sur ma tristesse.

Le carillonneur.

Sur sa vieille tour ridée par les siècles et où des générations de rois et d'empereurs ont hissé leurs flammes armoriées à des jours de guerre, de naissance, de mort ou de joyeuse entrée, plus près du soleil que le savetier en plein air qui tape la semelle à la porte de la halle, le carillonneur fait chanter ses cloches. Il est aussi vieux que la tour, aussi vieux que le monde. La mort qui fauche dans la ville et ne lève point la tête, l'a-t-elle oublié, le clokkeniste de Dordrecht? Il

garde au fond de ses yeux la lumière d'un autre siècle et sa voix a l'air de résonner au fond d'un autre règne. Il n'a plus de chair et s'il lève la main pour saluer le soleil levant, du côté de la Flandre, elle devient transparente. Cependant dès qu'il frappe son clavier de bois et que les notes s'éparpillent, ailées et argentines, sur la cité mosanne et tombent au cœur des filles comme des rossignols dans leur nid, le carillonneur paraît rajeuni ainsi que le chêne séculaire qui dans l'ombre de la forêt s'entoure de feuilles nouvelles — et le ciel même s'en réjouit.

Musica laborum dulce levamen.

Les trophées du petit orgue, dans la vieille église d'Amsterdam, peints par Kornelis Brizee, me ravissent. Si les anges de Lucas de Leyde prenaient ces instruments pour en jouer dans le temple, je deviendrais dévot, ma fée, comme je le suis de tes beaux yeux. Ainsi qu'un cerf-volant au souffle des vents d'octobre, je laisserais mon âme monter vers le ciel au souffle des flûtes, des clarinettes, des hautbois, au son des violons, des gambas, des luths et des cithares. Mais le

miracle est impossible. Afin de calmer ma soif d'harmonie, revêts-toi de satin citrin bordé d'hermine, de soie saumonée et de perles, comme les dames de Terburg. J'ouvre sur ton petit lutrin l'*Amour d'Amintos et d'Amarillis*, joué au temps des mouches de velours et des belles tabatières, à l'Opéra Néerlandais. Prends ton téorbe, amie, et chante!

Les Patineurs.

Pies au ciel et par les arbres, patineurs sur la glace et aux prés inondés! On ne sait où le ciel, où la terre! Hommes en casaque puce, femmes en cotillon rouge, vos couleurs chantent pour moi, sur le fond de la neige, des airs délicieux où les roses se gonflent et s'enflamment, où les pourpres triomphent, les verts éclatent, les violets s'illuminent! Griffez le sol, agitez les grelots des traîneaux, rougissez vos joues comme des tomates, ô joyeux drilles! Allez vers les digues, les mâts en fête, les clochers jaunes, les

arbres en dentelles! Un leste glisseur vous conduit, au grand manteau sombre, élégant comme un cygne noir, avec un masque d'or. Il vous mène à travers le givre et les joueurs de crosse; il passe sous les saules transis, les signaux des pêcheurs et ceux des mariniers. Soudain la glace craque et il jette son masque : c'est la face pâle de la Mort!

Les trois Pots.

O, les trois Pots, mes amys, vous êtes les trois Roys ! Vous arrondissez de beaux ventres rebondis, avec fleurons et armoiries, votre gorge est gonflée et hautaine, et votre orgueil digne des anciens preux. Il vous manque la couronne!

Mais Tiennette vous prendra au bout de ses bras nus dans la cave et vous reviendrez nimbés d'une superbe écume blanche qui chantera comme les oiseaux en mai.

Jeu de l'oie.

Il est aux Pays-Bas un vieux jeu cruel. Au milieu de quelque rivière une oie pend par les pattes. Des barques passent : sur chacune besognent un rameur et un musicien. Le joûteur se dresse derrière. A la cadence des avirons et de la flûte, il faut qu'il arrache l'oiseau, aux cris des rustres assemblés sur la rive. La bête se débat, trompette, échappe et saigne.

Ainsi, avec des airs de fête, elles ont tenté de prendre mon cœur. La vie les

entraînait, le temps en proue, et parfois la foule riait de me voir torturé.

Mais le soir est venu, l'or a brillé dans les branches des arbres ; l'angelus tintant, le jeu a cessé.

Le Roy boit!

Il avait une longue barbe blanche qui tombait de ses joues restées roses et de son visage encore sans rides : une barbe magnifique, pleine de soie et de reflets d'argent, plus belle que celles peintes aux Fleuves, et douce comme la musique.

Sur son front chenu Lisbeth avait posé une couronne en carton doré et elle lui mit une collerette de papier blanc à dents, qui avait l'air d'une grande étoile de Noël. Cornélis, pour célébrer la royauté, râclait un gril avec les pincettes, Joannes

jouait d'une flûte champêtre et le perroquet criait en battant des ailes. Tous les autres chantaient. Dirk lutinait la servante qui avait de gros seins et il faisait des grimaces au miroir.

Quand le Roy but ce fut superbe : sur sa barbe blanche et suave les mascarons aux rehauts d'or et les boutons turquoise de son large gobelet en verre de Bohême acquirent les tons magiques que les couleurs prennent sur la neige et l'ivoire. Il reposa sa coupe avec une impériale majesté et sourit d'un air de satyre bénévole.

La famille criait :

— Le Roy boit !

La Pie aux Nids.

La Pie aux Nids : ainsi les forestiers nomment la vieille qui, chaque printemps, vers Pâques, sort du bois, sa hotte aux épaules. Elle est chargée de jolis nids : elle les a volés aux buissons d'églantiers pendant le sommeil des épines, elle les a ravis au roulis des roseaux, tandis que les sagittaires, la lance hors de l'onde, regardaient luire les libellules.

Les nids que porte la commère sont pleins d'œufs gros comme des perles : ces œufs formeront des colliers de Pâques,

mais ne deviendront jamais rossignols ni fauvettes.

Que vous importe, enfants imprévoyants, que les bois se taisent en juin si votre joie chante Pâques en avril ?

Autant se moque la Vieille de ce que vos tirelires restent muettes, lorsqu'au retour du marché vos sous clairs, échangés pour sa mignonne marchandise, carillonnent dans sa pochette, dès qu'elle marche : Pâques ! Pâques !

Mais vous faites les bois sans oiseaux.

Station de village.

Un ciel de feu, et sous la fournaise aérienne qui chauffe à blanc les murailles, les grillons mêlent leur grincement uniforme à la sonnerie toujours la même, qui tintinnabule dans une station en briques, sous la tapée du soleil.

Les rails polis luisent aux fils du télégraphe s'accrochent quelques moineaux.

A l'intérieur du bâtiment, une salle d'attente poussiéreuse, où l'on étouffe, et

qui pue le crin, avec ses rideaux sales, ses canapés usés.

A côté, des magasins bas emplis de caisses aux émanations d'épicerie ou de colle; à l'air, des bâches goudronnées sur lesquelles un ouvrier à casquette galonnée pionce, congestionné.

De l'autre côté, les bureaux : un employé suant sur les appareils des postes, un autre, en gilet, tétant une pipe et regardant par la fenêtre, vaguement, l'urinoir inondé d'ammoniaque, aux stries jaunes.

Autour de la station, des estaminets. Sur les carreaux, peintes, des queues et des billes de billard. Deux consommateurs, en attendant le train, politiquaillent devant des verres de bière, endi-

manchés pour le voyage et cravatés de couleurs criantes.

Un sifflet de locomotive déchire l'espace assoupi.

Méditerranée.

Sur les rocs de la côte, les pins parasols, des lentisques, les cannes de Provence, et une odeur divine de violettes et de narcisses. Parfois, aux terrasses étagées, le verger d'orangers, une haie fleurie de mille roses, tel un feu de bijoux. Des collines arrondissent au ciel leur faîte planté d'oliviers.

Au large, les écueils rouges ont l'air d'être barbouillés du sang de naufrages d'or. Une mouette passe et la plaine

liquide devient printanière, l'écume se fait florale et parfumée.

Le flot chante.

Les grandes fermes.

Les grandes fermes aux portes énormes, à cette heure d'après-midi, sont abandonnées sous le ciel par les censiers qu'appelle en vain le hurlement du bétail dans les étables.

Espaliers à leurs murailles, girouette aux pignons, écusson abbatial vermoulu à leur entrée, granges sommeillantes, tout s'assoupit et le firmament d'août surchauffe les chaumes.

Dans le verger entouré de murailles aux briques meurtries et assaillies de végé-

tation bourdonnante d'insectes, les pommiers aux branches trop lourdes soutenues de perches où se frottent les poulains, sur la gamme des verts ensoleillés saignent leurs pommes.

Les gens moissonnent au loin. Et les vieilles fermes solitaires sont les îlots escarpés d'une mer vibrante d'or où chantent les grillons.

Kermesse nocturne.

C'est comme un gigantesque jouet mécanique, flanqué de lumignons, pour l'amusement de ce peuple arrêté au boniment des saltimbanques. Les machines à vapeur font tourner les moulins, les automates des musées ont des gestes bien involontaires, des ressorts font criailler les marionnettes ; plus loin des instruments mesurent la force des passants, les appareils électriques tintinnabulent ; sur les tréteaux où résonnent des trombones,

un pître annonce, à la fumée des pétroles, les trucs nouveaux.

Mais l'âme de la foire, c'est, déchirée par le sifflet des machines et dessinant une mélodie criarde et triste sur le tohu-bohu de la foule, la musique des orgues de Barbarie. Perfectionnées, elles soufflent, des grandes boîtes flanquées de pantins battant du triangle ou jouant des platines de cuivre, par des bouches de trompettes. Ame mécanique de la foire! Ces airs ainsi moulus, refrains vulgaires ou cavatines d'opéras, disent, en leurs notes aiguës, leur lamento répété, la banalité et la souffrance du populaire assoiffé de plaisir et qu'égaiera — un instant ! — le feu d'artifice tiré sur la hauteur.

LA PLUIE DE SANG

Souvenir de voyage.

Un dimanche de mars, en 1901, — me trouvant à Naples depuis un mois — j'étais sorti le matin vers neuf heures.

Au ciel traînaient de larges flammes qui semblaient avoir été laissées par l'aurore et se coloraient d'un ton de corail apâli. L'horizon se voilait; on ne voyait ni le Vésuve, ni Capri, ni les monts de Sorrente.

Je flânai dans le vieux Naples, au milieu des fritures, des cuisines en plein vent, des chercheurs de puces, devant les étals d'oranges, de tomates, de

courges et de blanc « mozorella » : ce qui est un fromage fait avec du lait de buffle. Dans le brouhaha loqueteux et criard, d'un pittoresque émouvant, des rues (douleur, pauvreté et grimace !), à travers le va-et-vient endiablé du dimanche, j'arrivai à la cathédrale et j'y entrai. L'église de Saint-Janvier était pleine de monde. Au milieu, sous la chaire de marbre, des groupes de gens assis, agenouillés. Au fond, en un décor théâtral que magnifient , de chaque côté du vaste autel marmoréen surchargé d'or, deux colonnes rapportées du temple de Jérusalem, des prêtres officiaient, avec des grâces toutes païennes, comme s'ils avaient conscience que la cathédrale de Saint-Janvier a été construite avec les

débris d'un temple d'Apollon. Le long des hautes murailles que flanquent de pompeux tombeaux d'évêques, de papes et de princes féodaux, sous le plafond élevé comme un ciel et où paradent les peintures de Santafede et de Vincensio da Forti, processionnaient, derrière des croix noires, de marmottantes confréries. De nombreux prêtres, chanoines violets à dentelles, vicaires noirs, séminaristes, et des enfants de chœur en soutanelle circulaient, s'empressaient, se pavanaient. Quelques-uns avaient des têtes fines ; ils écoutaient en se dandinant, avec une expression subtile aux lèvres, les fidèles qui, après avoir baisé leur bague, demandaient conseil à ces diplomates de l'Eglise. Ainsi l'allure de la

cathédrale était à la fois celle d'un théâtre et d'une grande salle de conversation ; des pontifes souriaient aux femmes et les nefs avaient l'air de promenoirs.

En sortant de Saint-Janvier, je m'aperçus que la rue du Dôme devenait jaune, d'un jaune de vieux vitrail. Le ciel était lourd. Je fus étonné de constater un effet analogue à celui que j'ai remarqué à Londres, lorsque des brouillards aux tons d'absinthe vont envahir la cité. Mais je retraversai ces vieux quartiers napolitains, pour leurs belles couleurs : ce dimanche elles éclataient, au cœur des ruelles étroites, comme si elles avaient vibré au fond d'une citerne livide.

Je retrouvai à midi Vittorio Pica, le célèbre critique italien — garçon char-

mant, modeste et joyeux, avec lequel j'eus toujours plaisir à vivre.

De compagnie, nous escaladâmes les hauteurs du château de Saint-Elme et de la chartreuse de Saint-Martin. Puis nous gagnâmes le Vomero et le restaurant de Palino. Palino est à Naples le cuisinier des artistes et il mérite de l'être. Quelle soupe aux coquillages ! Elle surpasse peut-être par son arôme marin et ses parfums les meilleures bouillabaisses que j'ai partagées avec des pêcheurs provençaux sur les côtes de Porquerolles et d'Hyères ! Et la friture de sèches, de crevettes, de rougets et de soles, qui met dans la faïence bleue les tons bruns d'une vieille nature morte flamande ! Et les « truffes de mer » à côté des citrons ! Et le che-

vreau aux tomates! Tous ces plats sont d'ailleurs préparés aux tomates : c'est une cuisine sur fond d'or !

Si la cuisine de Pallino est merveilleuse, on voit de son auberge un des plus beaux paysages du monde : le golfe bleu, la ville blanche qui va et s'éparpille au pied du Vésuve, puis Sorrente, Capri.

Pourtant, ce jour-là, un voile était tombé sur cette étincelante vision. Naples plongeait dans une buée brunâtre et lourde, la mer paraissait d'ambre ; on n'en voyait que le bord, frangé d'une écume furieuse. Sur les terrasses du Vomero, les amandiers en fleurs jetaient une joie rose sur le vert-de-gris des vergers ; mais cet essor printanier était mélancolisé par la tristesse étrange du temps. Seuls les

orangers couverts de fruits gardaient du soleil et s'étageaient comme des lampadaires au long des routes.

Après le déjeuner, nous descendîmes dans la ville. L'air était étouffant, les gens paraissaient inquiets. Dans les rues, on se fût dit au milieu de paysages de Rembrandt au clair-obscur jaunâtre. La mer s'agitait, des femmes pleuraient et j'entendis des passants qui parlaient de la fin du monde.

Je m'étais installé seul dans un café de la galerie Umberto. J'écrivais une lettre quand tout à coup le jour baissa, puis une lueur bizarre se glissa dans l'établissement. Je levai les yeux et vis que la toiture en verre de la galerie était d'un rouge de flamme.

— *Vesuvio !* me dit le garçon effaré.

Je me précipitai vers la rue. Le ciel charriait du feu. On eût dit Naples incendié. C'était la fin de Sodome, les derniers jours de Pompéi. Le théâtre de San-Carlo, vis-à-vis de moi, vibrant de reflets, élevait dans un firmament infernal des statues de marbre qui semblaient attendre les coups de grands éclairs. La foule avait l'air d'être peinte en orange ; affolée, elle se précipitait dans les maisons. J'allai jusqu'à la place du Plébiscite ; le palais royal rougeoyait, avait l'aspect d'un grand château maudit, et c'est la seule fois que je le trouvai beau. L'église Saint-François-de-Paule ouvrait sa colonnade au fond de la place déserte.

J'eusse voulu gagner le quartier popu-

leux, mais je fus obligé de m'abriter en hâte dans la galerie Umberto : des bouffées chaudes m'étouffaient (c'était comme si l'on avait sans cesse ouvert des fours brûlants devant moi !) et il pleuvait de la cendre !

Cela dura une demi-heure. Puis le ciel redevint jaune, puis gris et il plut — de l'eau cette fois.

Le lendemain je vis que mon chapeau et mon paletot étaient tachés de petits points bruns et gris. Toutes les fenêtres de Naples se balafraient d'une boue légère, et les plantes, dans les jardins et les campagnes, en étaient souillées : le ciel, cette fois, avait sali la terre.

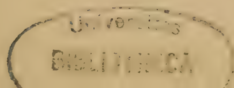
Ce n'était pas de la cendre. Les journaux nous apprirent qu'un tourbillon de

sable, venu des déserts d'Afrique, avait passé au-dessus de la Sicile et s'était abattu sur la Campanie. A Naples, il s'était enflammé au Vésuve.

Ce phénomène — qu'on appelle *pluie de sang* et qui ne s'était plus reproduit depuis une trentaine d'années — avait épouvanté la ville. Le Saint-Sacrement fut exposé dans toutes les églises et on implora tous les saints indigènes. Voici une phrase du *Mattino :* « *San Gennaro fu invocato, Santa Barbara fu apostrofata, San Procolo fu implorato. la Madona di Monserrato fu supplicata, San Giovanni a Mare fu tormentato, e il Diavolo fu fischiato.* »

Grâce à cette litanie nous échappâmes à la dévastation.

TABLE DES MATIÈRES



ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-neuf mai mil neuf cent quatre

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

